

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Vue de Grenoble.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES: La petite fée; Le Hérisson et la Taupe. — RÉCITS HISTORIQUES: Le Guide et l'Albane; Mon-signy. — VARIÉTÉS: Les Guanches; Le Chat botté.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA PETITE FÉE.

I

Vers 1793, c'est-à-dire en pleine révolution française, un ancien magistrat nommé Brunet vivait à Grenoble; il était marié et père de cinq jeunes en-

fants. Propriétaire de vignes aux environs de la Tronche et d'une ferme à Saint-Martin, ses revenus étaient bornés, mais ils avaient jusqu'alors suffi pour faire vivre la famille Brunet dans une heureuse aisance.

La sanglante tourmente qui ravageait le reste de la France, fut moins violente en Dauphiné que dans d'autres provinces. L'échafaud ne se dressa point sur ce charmant coin de terre où repose, entre d'admirables vallées et à l'ombre des Alpes, la jolie ville de Grenoble.... Pourtant, une gêne cruelle s'y fit sentir, et la terreur s'emparant des esprits, les nobles ne songèrent qu'à fuir, les riches à cacher leurs trésors, et tous à s'informer, pleins d'anxiété, de ce qui se passait à Paris ou à Lyon.

A chaque récit, M. Brunet bénissait la Providence de vivre loin de tant de crimes et d'égarements, et se trouvait encore heureux de ne souffrir que dans sa fortune.

Parmi les pertes d'argent qu'il eut à subir, une surtout lui fut particulièrement pénible, celle d'une somme que lui avait confiée Mlle de la Place, et qu'il s'était chargé, à titre d'ami, de faire valoir.

Mlle de la Place, dernière descendante d'une ancienne famille du Dauphiné, n'avait d'autres ressources que ces trente mille francs perdus et le prix des gants qu'elle cousait, à l'exemple de beaucoup de dames de Grenoble, pour augmenter ses petits revenus.

M. Brunet le savait, et, bien qu'il n'eût à se reprocher nulle imprudence et qu'il pût s'excuser sur les malheurs publics, il se regarda comme responsable de ce capital confié à ses soins, et alla avec sa femme trouver Mlle de la Place.

« Ma pauvre amie, dit Mme Brunet, nous sommes bien affligés de vous apporter une mauvaise nouvelle; votre rente de quinze cents francs est perdue, et, dans l'impossibilité de vous la rendre, nous venons vous proposer de vivre désormais avec nous comme une sœur, comme un membre de la famille.... Vous n'en avez plus.... voulez-vous que nous soyons la vôtre? »

— Si jamais, ajouta M. Brunet, si jamais la fortune me favorise, si les bons jours succèdent aux mauvais, je vous restituerai ce que les événements vous ont ravi; mais, hélas! je crains que vous n'ayez l'ennui de rester longtemps notre pensionnaire. Pour moi, c'est un bonheur que de vous placer auprès de ma Laurence, car je suis vieux, et ma jeune femme peut se trouver bientôt seule.... Mais vous, je vous le demande avec inquiétude.... ne regretterez-vous pas votre indépendance? Ne verrez-vous pas dans ma proposition un trop faible dédommagement à....

— Moi, interrompit vivement Mlle de la Place, je bénirai Dieu matin et soir d'avoir changé quelques sacs d'écus contre une compagnie selon mon cœur.... Des amis ne s'achètent jamais trop cher.

— C'est donc convenu, répondit Mme Brunet en serrant la vieille demoiselle entre ses bras; que tout soit désormais commun entre nous!

Le déménagement de Mlle de la Place fut vite terminé. Quelques meubles de bois de rose incrustés d'ivoire, derniers restes des splendeurs de sa famille; le portrait de sa mère; la croix de Saint-Louis de son père; un grand lit à colonnes dont les ornements de cuivre attestaient l'ancienneté; une commode et un chiffonnier du même âge; des fauteuils; un prie-Dieu; un reliquaire d'ébène représentant une petite chapelle gothique, furent successivement portés dans sa nouvelle demeure.

Mme Brunet avait choisi pour Mlle de la Place la plus jolie pièce de son appartement de la rue Périère. Le soleil y entrait par une large fenêtre donnant sur le quai; au dehors un beau jardin de l'autre côté de l'Isère, le Cours s'étendant jusqu'à la porte de France, et les montagnes, dans le lointain, réjouissaient la vue, tandis qu'une tenture de toile perse égayait l'intérieur de cette chambre, où Mlle de la Place s'installa avec plaisir.

« Je sens que je serai bien ici, pensa-t-elle; je vais aimer, caresser les enfants, et coudre avec ardeur mes gants auprès de cette croisée qui m'offre un si beau

panorama.... L'argent que je gagnerai suffira pour mon entretien, mon tabac et les présents que je ferai parfois à mes petits. »

C'est ainsi qu'elle appela les enfants Brunet, qui, à leur tour, ne la désignèrent bientôt plus que sous le nom de *la Meselle*, diminutif du mot demoiselle.

Étaient-ils tristes, contrariés....

« Allons voir la Meselle, » disaient-ils d'un commun accord.

Et ils frappaient deux légers petits coups à sa porte.

« Qui est là? » criait-on de l'intérieur.

— Nous, la Meselle, répondaient cinq voix enfantines; c'est nous!... »

On entendait résonner sur le parquet les souliers à talons de Mlle de la Place, le pêne grinçait dans la serrure, et le jeune essaim s'élançait dans la chambre.

Les petites filles s'approchaient discrètement de la table à ouvrage, et touchaient, en les admirant, les gants cousus par Mlle de la Place. Elles s'amusaient de leurs couleurs variées.

« Què ces gants roses sont frais.... disait l'une.

— Ma sœur, regarde donc, en voilà de vert pomme.

— Puis de lilas.... reprenait l'autre; c'est la première fois que nous en voyons. »

Les garçons couraient à la cheminée, car la glace qui la surmontait était ornée d'un trumeau qu'ils ne pouvaient, eux, se vanter de remarquer pour la première fois, mais ils ne se lassaient pas plus de le contempler que de lire les vers servant de commentaire à ce petit tableau.

La peinture, déjà vieille, représentait une dame poudrée réprimandant une jeune personne vêtue de soie bleu de ciel, qui laissait échapper de ses doigts inactifs une broderie commencée.

Les vers, écrits au-dessous en lettres d'or, disaient :

Quoi! vous levez le nez, ma fille,
Hier cet ouvrage était mal fait;
Je vois, à chaque point d'aiguille,
Combien votre esprit est distrait;
Bannissant donc votre paresse,
Retenez cette vérité,
Que le travail et la sagesse
Valent mieux que biens et beauté.

Ce n'était ni poétique, ni élégant, mais à la portée de leur intelligence; d'ailleurs, à leur âge, on est en général peu exigeant.

Pourquoi frères et sœurs aimaient-ils autant ce réduit où vivait la vieille demoiselle entre son travail et ses souvenirs? Était-ce à cause de l'ordre et de la propreté qui y régnaient ou plutôt parce qu'il ne s'ouvrait pour eux qu'à certaines heures, et que le chiffonnier gardait bien des surprises dans ses nombreux tiroirs: boîtes faites d'écorces d'orange, étuis de perles, petits couteaux de nacre, images religieuses, croquets et bonbons, mille trésors, enfin, que la Meselle se plaisait à distribuer aux enfants.

Quand elle ne leur donnait rien, elle leur chantait des refrains villageois ou de longs cantiques; elle leur racontait l'histoire sainte.... L'instruction était peu répandue alors. Son auditoire, charmé de son esprit et de sa bonté, en abusait souvent et ne se lassait pas de répéter :

« Encore, encore! Un conte de fée à présent.... »
Elle acquiesçait à leur désir.

Cependant, Mme Brunet s'aperçut un jour que ces récits merveilleux rendaient ses filles craintives et leur mettaient en tête des idées fausses qui troublaient parfois leur sommeil.

Elle en avertit l'aimable conteuse, qui changea son répertoire.

« Quel dommage ! dit un jour Albert, quel dommage que Clotilde se soit effrayée de l'histoire de *la Belle au bois dormant*, cela m'amuse à un point !... Est-elle sottise d'avoir eu peur !

— Ce n'est pas ma faute, reprit la petite fille ; ces gens debout et immobiles, ces marmitons l'écumoire à la main, ces femmes de chambre, ces pages changés en statues, il me semblait les voir la nuit, et l'autre soir, en traversant notre salon sans lumière, j'ai rencontré la vieille Marie, et j'ai eu une peur, une peur !... Mon cœur ne battait plus !

— Oui, et tu as poussé un cri si ridicule, que maman est accourue ; et grâce à toi, on ne nous racontera plus rien d'intéressant... Si tu es si niaise, tu n'as qu'à t'en aller, et la Meselle pourra....

— Non, interrompit Mlle de la Place, Mme Brunet a eu raison.... D'ailleurs, en aucun cas votre vieille amie ne pensera autrement que votre mère ; ce serait mal vous aimer que de vous apprendre à lui désobéir.

— Ainsi, c'est fini, reprit tristement Albert ; plus de contes extraordinaires, plus d'enchanteurs tout-puissants !

— Mais, mon ami, je puis vous dire des choses vraies qui ne vous paraîtront pas moins merveilleuses ; car le bon Dieu fait tous les jours des miracles, et donne souvent un grand pouvoir à de faibles créatures.

« Il me souvient d'une petite fille à laquelle tous ceux qui l'ont connue donnèrent le nom de fée....

— Voyons, voyons ! » s'écrièrent les enfants.

Ils s'assirent en cercle autour de Mlle de la Place, qui, tout en cousant ses gants, commença son récit.

II

Il était une fois.... non pas un roi et une reine.... mais un marquis et une marquise, qui, ayant déjà quatre filles très-belles, désiraient beaucoup un petit garçon.

Ils n'avaient pas grande fortune, mais un beau nom à lui laisser.

On croyait alors à l'astrologie, c'est-à-dire qu'on pensait lire l'avenir dans les étoiles. La marquise pria un savant de consulter la sienne, et il lui promit que ses vœux seraient bientôt comblés par la naissance d'un enfant qui illustrerait sa famille !... Elle vint toute joyeuse en avertir son mari.

Moins crédule, il secoua la tête, mais espéra pourtant.... Aussi, jugez de son désappointement, lorsqu'il vit venir une cinquième fille, mais si petite, si maigre, que ce n'était qu'une miniature de petite fille.

On l'appela Berthe.

Son père ne voulut pas même la regarder, et ordonna à la nourrice Jacqueline de l'emporter bien vite.

« Nous nous serions très-bien passés de celle-là, murmura-t-il.... Si encore elle était belle comme ses sœurs ! mais non. »

La marquise soupira, et la nourrice emporta l'enfant.

Jacqueline pensa que les mieux avisés se trompent parfois dans leurs prévisions ; elle avait bon cœur, et se prit à aimer tout de suite la pauvre petite délaissée.

Cette tendre affection lui donna du courage pour soigner Berthe, et il en fallait, car elle était si mignonne que tous les berceaux se trouvèrent beaucoup trop grands, et qu'on dut la coucher dans un sabot doublé de ouate.

On n'osait la toucher qu'avec des précautions infinies, de peur de briser ses membres frêles, mais la bonne Jacqueline n'épargna point ses peines ; jour et nuit elle s'occupait de Berthe, et se sentait récompensée en voyant son petit ange sourire.

Berthe était toujours gaie, quoiqu'elle grelottât sans cesse.... Dame ! n'étant rien moins que dodue, elle avait toujours froid. Alors Jacqueline, pour la réchauffer, la portait dans le fournil.... Quel ne fut pas son effroi de la voir un jour se lever debout au milieu de toutes les miches de pain, et essayer d'en soulever une deux fois haute comme elle.

A partir de ce moment, Berthe marcha droit, sans s'être jamais servie de lisières.... Tout s'opérait chez cette enfant comme par miracle. Elle n'eut pas l'air de sentir pousser les jolies petites dents qui garnirent sa bouche, et, plus tard, elle apprit à lire et à écrire très-bien, en s'efforçant de reproduire les caractères d'un vieux missel.

En se fortifiant, Berthe demeura petite, mais bien proportionnée ; elle avait surtout des mains charmantes, blanches avec des ongles roses.... et d'une adresse inouïe. Quand ses grandes sœurs se préparaient pour le bal, Berthe montait sur une chaise et les coiffait à ravir.

Lorsqu'il s'agissait de tailler des robes, ses ciseaux couraient dans l'étoffe avec une audace des plus heureuses, et tous les vêtements qui sortaient de ses doigts étaient parfaitement cousus et avaient une grâce inimaginable.

Sa mère la regardait émerveillée, et ses sœurs, tout en profitant de son adresse pour leur parure, se disaient :

« Elle n'a pourtant pas douze ans ; c'est extraordinaire ! »

Le marquis était reparti pour l'armée.... Une fois, la marquise inquiète murmura :

« Je voudrais voir arriver les beaux jours ; l'hiver, les chagrins paraissent plus pénibles encore, la nature est si triste !... Quand donc s'épanouiront les fleurs nouvelles ? »

Le dimanche suivant, son souhait se trouva en quelque sorte réalisé.... Des jasmins, des marguerites, des lilas et des roses ornaient les vases de la grande salle.

La marquise poussa un cri d'étonnement et s'élança pour respirer ces bouquets. Elle s'aperçut alors qu'ils étaient artificiels.

Berthe avait exaucé son désir, et comme, en ce temps-là, on ne disposait d'aucun des matériaux qui facilitent aujourd'hui ce travail, la bonne dame put, en toute justice, s'écrier :

« Ma fille est donc une fée ! »

Six mois après, maîtres et serviteurs s'arrêtaient avec admiration devant une suite de tableaux en relief, qui, placés sur les consoles de la même salle, représentaient les principales scènes de l'histoire sainte. Les personnages étaient des poupées de chiffon ; l'herbe, des bouts de laine coupés et collés sur des planchettes de sapin ; les rochers, des amas de petits cailloux

bruns; les arbres, des branches de buis ou de cyprès; mais tout cela se trouvait disposé avec un tel art, que l'on colporta les chefs-d'œuvre de Berthe dans les couvents voisins, et que partout on répéta :

« C'est l'œuvre d'une fée ! »

On l'aurait dit avec plus de raison encore des des-
sins qui enrichissaient son album.... Tout ce qu'elle voyait, Berthe le reproduisait avec une facilité et un talent que ne donnent d'ordinaire ni les maîtres ni l'étude.

III

Elle essaya de faire sur parchemin le portrait de sa mère et de ses sœurs.

La marquise envoya ces images au marquis dans un portefeuille de velours à ses armes. Celui-ci laissa échapper, en l'ouvrant, un cri d'émotion et de joie; puis, baisant ces charmantes miniatures, demanda qui en était l'auteur.

« Votre fille Berthe, répondit le courrier, votre fille Berthe, ou plutôt la petite fée, car c'est ainsi qu'on la nomme au château. »

Le marquis sourit avec incrédulité et pensa qu'il y avait là une méprise.

Cependant, lui-même ayant profité d'une trêve pour quitter l'armée et venir embrasser sa famille, fut très-surpris de trouver Berthe presque jeune fille; il ne se lassait pas de la regarder, et, la voyant un jour s'avancer dans une galerie, il dit à sa femme :

« Vraiment, notre Berthe ne marche pas comme tout le monde. Elle semble glisser; ses petits pieds effleurent à peine le sol; elle courrait sur les blés sans froisser leurs tiges. Puis ses yeux ont un regard qui n'appartient qu'à eux; ses mouvements, une grâce surprenante; vraiment, je suis tenté de l'appeler, ainsi que mes serviteurs, la petite fée. »

En effet, on ne désignait plus Berthe autrement, et ce n'était ni pour plaisanter ni pour flatter. En ces temps d'ignorance un peu superstitieuse, les gens du marquis ne pouvaient s'expliquer l'adresse de la jeune fille et l'attribuaient à un don surnaturel.

Le cuisinier contait tout bas à ses trois marmitons, comment, un jour qu'il s'était cruellement brûlé, la petite fée lui avait enlevé la douleur de sa plaie en y appliquant les feuilles d'une plante merveilleuse.

Le palefrenier soutenait que sa voix suffisait pour rendre doux le cheval le plus rétif.

La fille de chambre disait :

« Rappelez-vous la dernière maladie de Simplette; elle seule l'a soignée; nul n'osait approcher du lit de la pauvre enfant.... On craignait la contagion.... et pourtant Simplette a guéri et Mlle Berthe ne s'est jamais mieux portée ! »

Cette Simplette était la sœur de lait de Berthe, l'unique enfant de Jacqueline.

Simplette, ainsi nommée à cause de son manque d'esprit, avait peu d'idées, en effet; mais elle possédait un cœur d'or et une âme dévouée.

Depuis sa dernière maladie, elle gardait à sa jeune maîtresse une telle reconnaissance, qu'elle eût sacrifié sa vie pour exaucer le moindre de ses desirs.

Quand Berthe travaillait, Simplette s'asseyait par terre à ses côtés, et lui enfilait ses aiguilles ou lui présentait ses ciseaux.

Lorsque Berthe pinçait de la harpe, Simplette la regardait en extase, et lui demandait si les anges jouaient de cet instrument-là dans le paradis....

Tandis que Berthe grandissait, ses sœurs devenaient naturellement plus âgées; déjà les deux aînées avaient pris le voile de religieuse. Le marquis désirait fort établir les deux autres, mais leurs dots n'étaient pas grosses, et les partis n'abondaient pas.

Deux jeunes seigneurs des environs, deux frères, les trouvaient fort belles et ne manquaient pas de leur offrir de l'eau bénite avec grande politesse au sortir des offices; mais le père de ces jeunes seigneurs ne regardait pas les filles du marquis du même oeil que ses fils et eût préféré moins de beauté et plus d'argent.

Il venait de temps à autre chez le marquis.... Une après-midi, il n'y trouva que Berthe, alors âgée de quatorze ans, et fut sur le point de s'en aller tout de suite.

Quelle conversation pouvait-il avoir avec une enfant ?

Par politesse, il se dit :

« Restons un moment.... quitte à parler de poupées et de chiffons. »

Au lieu d'un moment, il passa deux heures avec la petite fée.... Que lui dit-elle?... on l'ignore, mais il revint le lendemain et tous les jours, puis finit par consentir au mariage de ses fils avec les sœurs de Berthe.

« La petite fée m'a enjôlé, pensa-t-il; elle obtien-



La marquise pria un savant de consulter son étoile. (Page 219, col. 1.)

draît tout ce qu'elle voudrait de ma vieille barbe grise; elle a tant d'esprit!

Le marquis et la marquise furent bien heureux! On vint de très-loin admirer deux écharpes de soie bleue semées de lis d'argent que la petite fée avait brodées pour ses beaux-frères, on parla longtemps des toilettes dont elle para les charmantes fiancées.

IV

Mais ces jours de joie s'enfuirent, et la guerre recommençant, il fallut encore se séparer et vivre éloignés, tristes et inquiets.

Un soir, une terrible nouvelle parvint au château; une grande bataille avait eu lieu, et le marquis, blessé à la tête de son régiment, était tombé au pouvoir des ennemis après des prodiges de valeur.

La marquise s'évanouit.

La petite fée, agenouillée auprès d'elle, lui fit respirer des sels, essaya de la consoler, de la rassurer. Elle trouva des paroles fortifiantes et persuasives; mais, retirée dans sa chambre, elle se mit à pleurer à sanglots car elle tremblait pour son père captif.

Elle se représentait ses douleurs, ses angoisses.

« Hélas! répétait-elle en se tordant les mains, pau-

vre bon père, qui nous donnera de tes nouvelles? Qui nous dira si tu souffres? Qui te portera les consolations de tes enfants?

— Moi, » répondit une petite voix si faible qu'elle ne parvint pas jusqu'à Berthe.

Et une ombre légère se profila sur la tapisserie; mais la petite fée, aveuglée par ses larmes, ne vit rien.

Le lendemain, la mère de Simplette vint au château demander sa fille. Elle l'avait vainement cherchée toute la matinée, et supposait qu'elle était restée auprès de sa sœur de lait.

« Nous ne l'avons pas vue depuis hier, » répondirent les gens de la marquise.

Et la pauvre mère éplorée revint chez elle chercher et chercher encore, mais elle ne trouva personne.... et pour cause; Simplette était déjà loin.

Simplette marchait depuis l'aube; elle avait, sans y prendre garde, écorché plus d'une fois ses pieds aux cailloux et aux ronces.... Elle allait tou-

jours devant elle, et ne s'était arrêtée qu'à la sortie du village pour entrer dans un petit oratoire dédié à la vierge Marie.

Là, elle s'était dévotement mise à genoux, et, les mains jointes, elle avait dit :



Elle apprit à lire et à écrire très-bien. (Page 219, col. 2.)



Le marquis, blessé à la tête de son régiment, était tombé au pouvoir des ennemis. (Page 221, col. 1.)

« Mère de mon Sauveur, je suis bien ignorante, je n'ai point d'esprit, et pourtant je vais entreprendre une chose peut-être très-difficile! Vous qui avez donné tant d'intelligence à la petite fée, prêtez-m'en un peu....

Elle m'a soignée quand j'étais malade; jamais elle ne s'est jointe à ceux qui se raillaient de moi; elle m'a appris à lire dans son missel sans s'impatienter de ma gaucherie.... Elle est si bonne! Mais, depuis hier,

elle est malheureuse, parce qu'elle est inquiète pour son père.... Je vais chercher de ses nouvelles chez les ennemis; mère de mon Sauveur, consolez Jacqueline et protégez Simplette! »

FAULQUIER.

(La suite au prochain numéro.)

LE HÉRISSEMENT ET LA TAUPE.

Un hérisson, voyant l'hiver approcher, pria la taupe de lui accorder une place dans son trou pour se garantir du froid. La taupe y consent. Mais, une fois admis, celui-ci ne peut se remuer que ses piquants n'incommodent son hôtesse. La taupe, voyant combien ce nouveau venu lui est à charge, et ne pouvant plus le supporter, le prie, le conjure de vouloir bien se retirer. Mais, charmé de demeurer où il se trouve bien :

« Retirez-vous d'ici vous-même, lui dit-il, si vous y êtes mal. »

Cette fable nous avertit qu'il n'est pas prudent de recevoir chez soi ceux qu'on ne pourra renvoyer quand on le voudra.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE GUIDE ET L'ALBANE.

Deux peintres, nés dans la même ville (Bologne, en Italie), à la même époque, élèves tous deux de la célèbre école des Carrache, doués d'un semblable génie, eurent une destinée bien différente, parce que le talent fut chez l'un sanctifié par la vertu, et chez l'autre déshonoré par le vice.

Le Guide (*Guido Reni*) acquit d'assez bonne heure une grande renommée : il a laissé beaucoup de tableaux célèbres, entre autres *le Crucifiement de saint Pierre*, un *saint Michel*, *le Martyre de saint André*. On admire dans ses productions la richesse de la composition, la correction du dessin, la grâce et la noblesse de l'expression, la fraîcheur du coloris, l'harmonie et la délicatesse des teintes. Le souverain pontife Paul V l'appela à Rome. Ce pape, aussi éclairé que magnifique, apprécia ses talents, et dès lors le peintre lui devint si cher, qu'il allait fréquemment dans son atelier et passait des heures entières à le voir travailler.

Le bonheur du Guide aurait dû être égal à son talent. Il n'en fut pourtant rien, et, par sa faute, les faveurs dont la Providence l'avait comblé lui devinrent inutiles et même fatales.

Il se laissa séduire par les attrait du vice, et s'abandonna à tous les désordres d'une vie dissipée. Le jeu devint pour lui une passion; cette passion dégénéra bientôt en fureur. La gloire, l'art, le travail, n'avaient plus pour lui aucun charme. La fortune qu'il devait aux bontés de son auguste protecteur, fut rapidement dévorée.

À la fin de sa carrière, le Guide était tombé dans l'état le plus misérable. Pauvre et méprisé de tous, ayant perdu jusqu'à l'ombre de son talent, il termina dans une fainéantise ignoble une vie commencée dans le travail, la gloire et l'opulence, et mourut complètement oublié de ce monde qui l'avait tant applaudi dans sa jeunesse.

Tandis que le Guide s'attirait le mépris des honnêtes gens par ses vices, son ancien camarade, l'Albane

(*Carlo Albani*), comme lui enfant de Bologne, se conciliait l'estime universelle par l'élévation et par la douceur de son caractère, par ses vertus aimables et par un désintéressement aussi rare que son talent. Il ne demandait pas de ses tableaux un prix élevé; il lui suffisait de faire vivre honorablement sa famille, dans le sein de laquelle il goûtait le bonheur le plus pur. Bon et généreux, il paya les dettes fort considérables de son frère, qui avait dissipé tous ses biens, et qui était mort insolvable.

Il se plaisait à montrer son art aux élèves qui venaient lui demander des leçons; il les aimait, il leur montrait de l'estime, et allait jusqu'à leur demander leur avis sur ses propres ouvrages. Il les protégeait de toute manière, il les aidait de ses conseils et de ses recommandations; non-seulement il n'exigeait rien de ceux qui n'étaient pas riches, mais bien souvent sa libéralité venait à leur aide.

Le soin de sa famille l'absorbait entièrement, et son ardeur pour le travail ne cessait de s'accroître; le grand âge auquel il parvint ne diminua pas son application.

Il mourut estimé, aimé et admiré de tous.

La grâce est le caractère principal de son talent, et il excelle particulièrement dans les figures d'enfants, de femmes et d'anges. Son imagination, fécondée par la lecture des poètes, lui a fourni des idées très-heureuses, des allusions intéressantes, des sujets pleins de charme.

L'Albane passait habituellement l'été dans deux maisons de campagne qui lui appartenaient, et qui étaient ornées de bosquets et de fontaines. C'est dans ces charmantes retraites qu'il trouvait les sites enchanteurs, les riants paysages qu'il a délicieusement reproduits dans ses tableaux.

T. H.

MONSIGNY.

Monsigny est un célèbre compositeur dramatique; le plus délicieux morceau qu'il ait composé est le trio de *Félix* : *Nous travaillerons*. Voici une anecdote qu'il aimait à raconter à l'occasion de ce trio.

« J'avais achevé la partition de *Félix*, et j'en étais satisfait. Seulement, le trio me paraissait faible d'expression, tandis que j'eusse voulu qu'il devint le morceau capital de cet ouvrage. Cent fois j'avais essayé de le changer, sans pouvoir arriver à ce que je désirais. Une circonstance toute particulière me servit à souhait, en faisant naître l'inspiration qui, jusqu'alors, m'avait toujours fui.

« Attaché à la maison du duc d'Orléans, je m'étais mêlé à une chasse organisée dans la forêt de Neuilly. Après avoir battu les sentiers et les taillis pendant un assez long temps, la fatigue, la chaleur me firent retourner sur mes pas et chercher le repos. Un petit salon du château fut le lieu qui me servit d'asile, et je me jetai sur un sofa placé près d'une fenêtre donnant sur les jardins. La pureté du ciel, le parfum si suave des jasmins grimpant le long des murs, me plongèrent dans une vague et douce extase.

« Bientôt, revenant à la vie réelle, mes yeux se fixèrent avec délices sur un charmant tableau de Greuze représentant *la Bénédiction du père de famille*. En le contemplant, ma tête s'exalte, les paroles de mon trio se présentent à ma mémoire, et le frisson de l'inspira-

tion se fait sentir à travers les larmes mouillant mes paupières. Je saisis un violon. Au milieu des accords que j'en fais jaillir, je trouve la mélodie que j'avais si longtemps poursuivie sans pouvoir l'atteindre! Jugez quels furent mon bonheur et ma joie! A l'instant où j'allais quitter ce salon pour écrire cette mélodie, on m'annonça qu'une voiture se rendait à Paris. J'y étais attendu afin de faire répéter mon opéra. Je me mets en route, j'arrive à l'heure convenue au théâtre des Italiens. Bientôt j'annonce à mes acteurs ma découverte et je m'empare d'un violon pour la leur communiquer. O surprise! ô désespoir! j'avais complétement oublié la mélodie que j'avais trouvée. L'instrument reste muet sous mes doigts tremblants; la nuit la plus profonde me dérobe ma nouvelle composition : elle m'a entièrement échappé! Il fallut redire l'ancien trio, et je sortis du théâtre maudissant le sort, et en proie au plus profond chagrin.

« Un mois s'écoula dans le découragement. Je fuyais le monde, et l'état de ma santé inquiétait mes amis, sans qu'ils devinassent la cause de la mélancolie qui me minait.

« Une seconde chasse fut décidée; le lieu choisi fut le même que pour la première, et l'on m'y entraîna. Après avoir parcouru lentement les jardins, j'entrai machinalement dans le petit salon dont j'ai déjà parlé. A peine y étais-je assis, qu'une révolution subite se fit en moi et me plongea dans le ravissement! Mon regard s'était fixé sur le tableau de Greuze; je reconnaissais les objets qui m'avaient inspiré, et mon trio perdu se retraça à ma mémoire, dans toutes ses parties, avec une lucidité, une vivacité merveilleuses! Redoutant cette fois qu'un instant de retard ne fit évanouir le retour, aussi heureux qu'inespéré, d'une mélodie dont la perte m'avait causé tant de chagrin, je m'empressai de l'écrire.

« Depuis ce moment, je n'ai cessé d'admirer et d'aimer la toute-puissante influence des lieux et des objets extérieurs sur les souvenirs. » A.

VARIÉTÉS.

LES GUANCHES.

On a présumé que les premiers habitants des îles Canaries étaient une colonie d'Égyptiens dont ils avaient conservé les mœurs et la religion; mais ils tombèrent insensiblement dans la barbarie. Ils n'avaient cependant rien de cette cruauté qu'on reproche aux barbares. Ils regardaient l'effusion du sang avec horreur, et la haine ne leur faisait point imaginer de vengeance plus rigoureuse contre leurs ennemis, que de les employer à garder les chèvres et à les nettoyer : exercice qui passait chez eux pour le plus méprisable. Les Guanches, c'est le nom qu'on donnait à ce peuple, étaient grands, robustes, et si agiles, qu'ils descendaient du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Ils se servaient pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuyaient pour s'élan- cer d'un endroit à l'autre. Leur habit était de peau de chèvre; leur nourriture, une pâte composée d'orge pilé, d'eau et de miel. Ils se servaient de pierres dans les combats et les lançaient avec autant de force que d'adresse. Leurs maisons étaient des cavernes taillées dans le

roc ou formées par la nature. Ils avaient des rois et leur étaient très-soumis. Les jeunes gens, lorsqu'ils se mariaient, renouvelaient le serment de leur être fidèles et de leur obéir.

Ces peuples reconnaissaient un Être suprême, auquel ils offraient des sacrifices. Ils avaient quelque idée de la punition future des crimes, et regardaient le volcan du pic de Ténériffe comme l'enfer des méchants. Ils avaient retenu de leurs ancêtres le secret d'embaumer les morts, de manière qu'ils ne se corrompaient jamais; ils les plaçaient dans de grandes caves creusées sous des rochers. On voit encore aujourd'hui de ces cavernes sépulcrales, où les corps sont presque entiers, quoiqu'ils y soient renfermés depuis plusieurs siècles. Parmi ces espèces de momies, les unes sont debout, les autres couchées sur des lits de bois si dur, qu'il n'y a pas de fer qui puisse le percer. Ces cadavres sont aussi légers que la paille; les nerfs, les tendons et même les veines et les artères, paraissent comme autant de petites cordes.

Si l'on s'en rapporte à ce qu'ont dit les descendants de ces anciens Guanches, il y avait parmi leurs ancêtres une tribu particulière qui possédait seule l'art d'embaumer les corps, et le conservait comme un mystère sacré qui ne devait jamais être communiqué au vulgaire.

Mais, après la conquête de ces îles, la plupart des membres de cette tribu furent exterminés par les vainqueurs, et leur secret périt avec eux.

Les îles Canaries furent longtemps inconnues aux peuples de l'Europe; les Castellans n'en firent la découverte que vers la fin du quatorzième siècle et ne s'y établirent même pas. Vingt ans après deux gentils-hommes français, nommés Bethencourt, obtinrent du roi d'Espagne la permission de les conquérir. Ils en soumièrent quatre à leur obéissance; et, dans la suite, ils les cédèrent au roi de Portugal, qui leur donna en échange quelques terres dans l'île de Madère. Enfin, toutes les Canaries furent annexées à la couronne d'Espagne, par un traité fait entre les Portugais et les Castellans. Dans ces commencements, les indigènes ne se montrèrent pas fort dociles aux vérités du christianisme; les missionnaires les y amenèrent par degrés. Leurs habitations étaient de simples villages, sans fortifications et sans défenses dans les plaines, mais si bien retranchés dans les montagnes, qu'il fallait un siège pour les forcer.

Aujourd'hui le nom des Guanches n'est plus qu'un souvenir historique; leur race a disparu. P.

AVIS.

A partir du 1^{er} juillet, le prix de la SEMAINE DES ENFANTS est modifié ainsi qu'il suit :

Chaque numéro 15 centimes.
Chaque volume broché 8 francs.

Le prix de l'abonnement ne change pas, et reste ainsi fixé :

Abonnement pour Paris	{ 6 mois. 6 francs.
	{ 1 an. 11 francs.
Abonnements pour les départements	{ 6 mois. 6 francs.
	{ 1 an. 15 francs.

Pour l'étranger, le prix de l'abonnement doit être augmenté de la différence du prix du port.



« Voilà, sire, des lapins de garenne que mon maître, M. le marquis de Carabas, m'a chargé de vous présenter de sa part. »
 Ayuntamiento de Madrid (Le Chat botté, par FERRAULT.)